

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DEUX DUCHESSES

#### DEUXIÈME PARTIE — L'INTENDANT BERNARD

#### III — OU LOUIS CLERMONT SE MONTRE A LA HAUTEUR DES CIRCONSTANCES

Il lui semblait que sa tête ne tenait plus solidement sur ses épaules.

Cependant, il voulait lutter jusqu'à la fin.

Il quitta le premier étage, monta au second, chez Annette. Il n'y trouva rien de plus.

La jeune fille avait mis un pardessus et un chapeau pour sortir avec la visiteuse inconnue de la veille. Il en constata la disparition, voilà tout.

Louis Clermont se laissa tomber sur une chaise.

— Ce qui me paraît évident, se dit-il enfin, c'est que la Marquise est venue. Elle a parlé, elle a tout révélé. Annette est partie avec elle. Donc c'est qu'elle a appris que c'était sa mère. Mais elle n'a pu l'apprendre qu'en apprenant le reste !

Voilà du propre ! J'avais tout fait pour qu'elle épousât mon fils, ce qui lui fermait le bec à jamais.

Mille tonnerres ! Si elle sait que Cuchillo est l'assassin de son père, du vrai Paul de Kandos... Brr ! J'en ai la chair de poule !...

Maintenant, qu'est devenu Cuchillo ? Est-il allé rejoindre la Marquise ! Hum ! c'est possible. Elle venait à lui, elle lui aura dit :

— L'Amour ou la vie !

Cependant, si Mlle de Kandos est avec Mariquita, et si elle

connaît à présent la vérité... C'est à s'y perdre ! Diable ! diable ! Il resta un moment silencieux.

— Et la duchesse ? fit-il. Où est-elle, celle-là ? Pourquoi a-t-elle filé comme les autres ? A-t-elle chassé son mari ? L'a-t-elle, au contraire, accompagné, et sont-ils partis ensemble ?

Du diable, si j'y comprends rien. C'est dégoûtant ! Avoir si bien travaillé, pour voir tout s'écrouler !

Encore, s'il avait réalisé, si nous avions partagé... j'aurais du moins mon usager. Je filerais de mon côté... et bien m'en va qui me pincerait !

Il se leva en serrant les poings.

— Mais je n'ai point le sou ! Croyant que cela durait... j'ai gobeleté au jour le jour ce qui me venait... Je m'en suis fait une douce !

Après tout, je l'avais bien gagné... et on n'a, ici bas, que le bien qu'on se fait et que le plaisir qu'on se donne.

— Rare, mon bon, a-t-il dit, nettoyé ! reprit-il avec une rage croissante. Et pas un radis pour l'avenir... si je ne retrouve Cuchillo !...

Pourvu que la brute ne se soit pas tué ! En tout cas, je ne puis rester là.

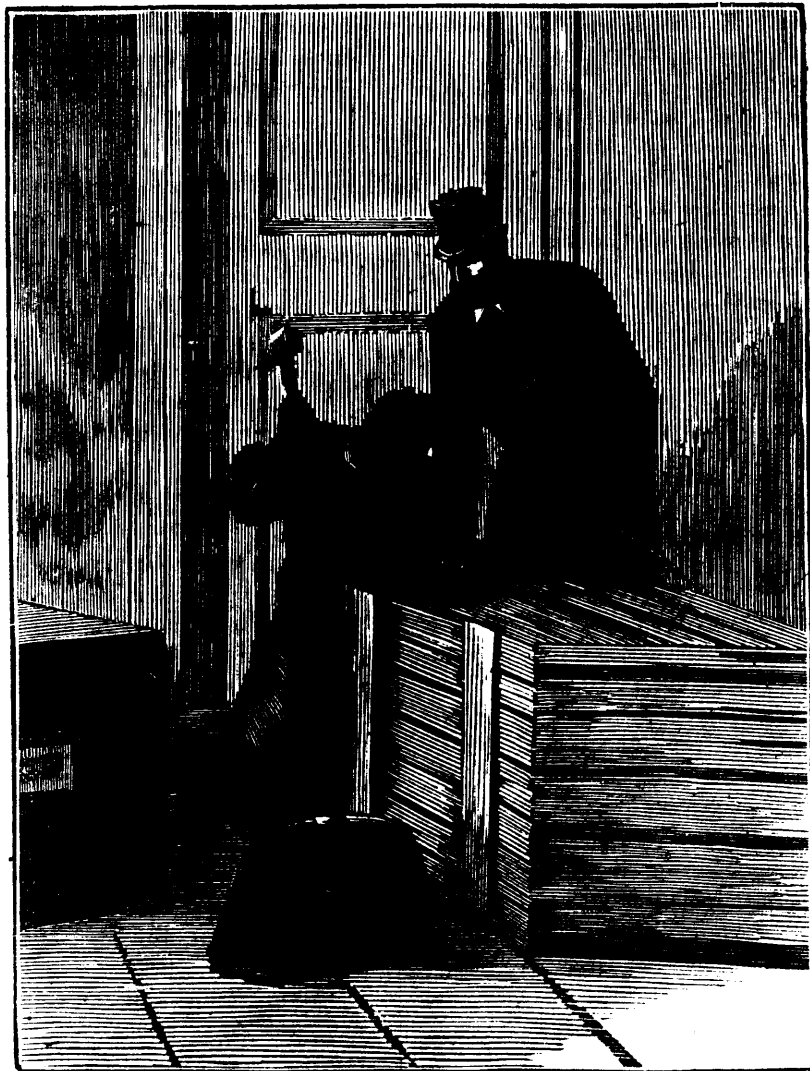
La police serait déjà venue ici, si les uns ou les autres avaient parlé.

Ils se sont tus, jusqu'à

présent... Donc rien n'est perdu... si je mets la main dessus ! Il y en a à faire taire... Il y en a à faire chanter ! ajouta-t-il avec un rire sinistre.

Pendant dix minutes, il se promena à travers la chambre d'Annette, où il était resté.

— D'abord, reprit-il enfin, il faut empêcher que la chose



Il revint dans le salon, où il trouva Mono agenouillé....

ne s'ébruite, et calmer les inquiétudes et les soupçons de la valetaille.

Ensuite, il faut retrouver la Mariquita.

Elle ne peut être bien loin ; mais il n'y a pas de temps à perdre.

C'est par elle que j'arriverai aux autres, à présent.

Ah ! la coquine ! Elle me le paiera ! On ne se joue pas de papa ! J'ai été trop bon pour elle...

Cela ne m'arrivera plus.

Un quart d'heure après, il redescendait dans le salon du rez-de-chaussée, l'air parfaitement calme.

Il y réunissait les domestiques, et leur lisait une lettre qu'il venait de fabriquer, soi-disant signée de Paul de Kandos, et qu'il était censé avoir trouvée dans un tiroir de son bureau, par laquelle « le duo lui disait qu'obligé de partir précipitamment, avec sa femme, pour une affaire urgente, il lui remettait, pour quelques jours, la direction de la maison. »

Par cette lettre, il « priait également son excellent intendant, M. Bernard, de lui faire envoyer une malice d'effets, ainsi qu'à Mme la duchesse, au château de Kandos, où ils devaient séjourner peu de temps. »

Cela était bien un peu invraisemblable, mais Clermont n'avait pas le choix des moyens, et il sut si bien jouer son rôle, qu'il trompa en partie les domestiques, et qu'ils n'osèrent faire aucun commentaire ouvertement.

Louis Clermont indiqua très-minutieusement ce qu'il fallait mettre dans les malles, donna des ordres très-précis et très-détaillés, et annonça qu'il partait pour remplir d'autres commissions de ses maîtres, mais qu'il rentrerait de bonne heure.

—Voilà quelques jours de gagnés, se dit-il.

Il faut que les choses restent en l'état, jusqu'à ce que je sache au juste ce qui me menace.

Maintenant, courons chez la Mariquita.

#### IV

##### DIPLOMATIE NOIRE ET BLANCHE

Louis Clermont sauta dans la première voiture qu'il aperçut, et se fit conduire rapidement chez la Marquesa, rue Cuvier.

Arrivé là, sans s'adresser à la concierge, il traversa rapidement l'entrée, et, montant l'escalier quatre à quatre, s'arrêta tout essoufflé devant la porte de la créole.

Il s'arrêta, non seulement pour reprendre haleine, mais aussi et surtout pour coller son oreille contre la serrure, et écouter les bruits qui auraient pu venir de l'appartement jusqu'à lui, et s'assurer, de la sorte, à l'avance, s'il y avait quelqu'un.

En son idée, il devait régner un grand silence chez la Mariquita ; soit qu'elle eût déjà filé, comme le craignait le vieux forçat ; soit qu'elle eût l'intention, prévoyant sa visite, de ne pas ouvrir et de faire croire qu'elle n'y était pas.

C'était pour cela qu'il avait évité de parler à la concierge, laquelle, suivant ses prévisions, devait avoir reçu la consigne de ne laisser monter personne.

Son étonnement fut extrême, quand il entendit le tapage notable dissimulé de coups de marteau, entremêlé par instants de bruits de pas lourds sans précaution, provenant d'une personne qui ne songeait en rien à dissimuler sa présence.

—Oh ! oh ! se dit Clermont avec satisfaction. On ne pourra pas ne pas m'ouvrir, sous prétexte qu'on est sorti !

Sonnons.

Et il sonna.

Mais au moment où il sonnait le bruit des coups de marteau avait repris, et couvert le son de la sonnette.

Louis Clermont dut recommencer deux fois.

La dernière fois, il tira le bouton avec tant de force que le « drolin din din » finit par couvrir le tapage intérieur.

Ce tapage cessa aussitôt.

« Clermont entendait se rapprocher un pas lourd, — le même qu'il entendait depuis qu'il écoutait, — et la porte s'ouvrit sans aucune hésitation.

Le visiteur se trouva en face de Mono, qui le regarda d'un air naturel, comme quelqu'un qu'on attend.

Il s'effaça même, pour permettre à l'intendant du duo de Kandos de pénétrer dans l'entrée du petit appartement.

—Allons, cela va mieux que je ne l'espérais, pensa ce dernier.

—Bonjour, mon ami, fit-il de sa voix la plus conciliante, en repoussant et fermant la porte derrière lui, sans que le nègre parût vouloir s'y opposer, ou le trouver extraordinaire.

—Bonjour, massa, répliqua Mono, avec ce grassement et cet air naïf qu'il avait pris devant le commissaire de police, le soir où il se laissa, sur les toits, à la poursuite de l'assassin du vieux Vigot, dit Coco la Tête-de-Mort.

—Je désirerais parler à ta maîtresse, reprit Clermont ; Mme de Los Rios.

—Maîtresse pas là, répliqua Mono.

—Elle est sortie ?

—Oui.

—Mais elle rentrera... tout à l'heure. Je vais l'attendre. J'ai de grandes nouvelles à lui annoncer, et qui l'intéresseront vivement.

—Inutile attendre.

—Comment cela, puisqu'elle va rentrer ?

—Maîtresse pas rentrer.

—Voyons, mon bon, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. Je suis un vieil ami de ta maîtresse. Il ne faut pas me traiter en étranger, en importun... à qui on défend la porte de madame.

—Oui, moi savoir. Vous ami à maîtresse... vous appeler vous Bernard, intendant du duc de Kandos.

—C'est cela même. Eh bien ?...

—Maîtresse bien triste partir sans voir massa, mais pressée, pressée... bateau attendait.

—Quel bateau ? fit Clermont très-inquiet et très-défiant.

—Bateau au Havre... pour Amérique.

—Voyons, mon ami, soyons clairs, et tâchons de nous comprendre.

Cet animal fait la tête ! se disait Clermont en dedans, mais sans vouloir montrer sa défiance et son irritation.

Puis, il reprit tout haut :

—Tu me dis, d'abord, que ta maîtresse est sortie, ensuite qu'elle est partie.

—Oui, sortie, partie au Havre.

—Elle est au Havre ?

—Pour prendre bateau et retourner en Amérique.

—Quand elle partie ?

—Hier au soir.

—Ça n'est pas vrai ! Tu mens ! fit Clermont hors de lui.

—Moi, pas mentir : jamais ! jamais !

—Si elle était partie, elle ne t'aurait pas laissé là tout seul.

—Moi, rejoindre elle, bientôt.

Clermont soupirait.

Brusquement, il repoussa le nègre, et se précipita dans la salle à manger, où il avait déjà passé l'avant-veille, lorsqu'il était venu voir Mariquita.

La salle à manger était encombré de malles, fermées, cette fois, et de coiffes solidement clouées.

Mais il n'y avait personne.

Clermont la traversa, entra dans le salon.

Il offrait le même aspect de désordre que la salle à manger.

Seulement un lourd marteau sur une chaise, et une feuille de gros papier gris, pleine de clous, étendue sur le parquet indiquaient que Mono avait été interrompu, au moment où il achevait de fermer les coiffes qui se trouvaient encore là.

Clermont gagna le boudoir, puis la chambre à coucher, parcourut tout l'appartement.

Il était parfaitement vide.

Ni Mariquita, ni la petite China.

Il revint au salon, où il retrouva Mono, agenouillé, qui, d'un bras vigoureux, avait recommencé à enfoncer des clous.

Ce travail l'absorbait tellement, et il y allait de si bon cœur, avec un tel fracas, que Clermont, après lui avoir adressé la parole, deux ou trois fois, sans en obtenir de réponse, dut le prendre par les épaules et le secouer pour attirer son attention.

—Ainsi, disait Clermont, Mme de Los Rios est au Havre ?

—Oui, massa.

—Seule ?

—Non.

—Avec Carmenoita.

—Qu'est-ce que ça, Carmenoita ?

—La China, la femme de chambre à maîtresse.

—Pourquoi n'es-tu pas allé avec elle ?

—Moi, resté pour fermer et surveiller bagages... Maîtresse pas aimer tout ça avec elle.

—Et tu dois la rejoindre ?

—Oui.

—Quand cela ?

—Quand tout sera terminé.

—Mais elle sera en route pour l'Amérique, alors.

—Pas encore. Bateau part dans trois jours seulement. Moi, arriver à temps là-bas.

Clermont était exaspéré.

—Voyons, dit-il en prenant un ton caressant, réponds-moi sincèrement.

—Moi, dire tout à massa.

—Hier, au soir, quand ta maîtresse est rentrée, une jeune fille l'accompagnait, n'est ce pas ?

—Non, fit Mono, maîtresse seule. Mais pas seule, quand elle s'est en allée.

—Ah !

—Carmenoita accompagner elle.

Clermont serrait les poings.

Cependant, il se contenta, et, tirant vivement un billet de banque de son portefeuille, il le montra à Mono

—Connais-tu ça ?

—Argent, fit le nègre en riant de toutes ses dents blanches.

—Cent francs, mon ami, rien que ça. Ils sont à toi, si tu veux.

Mono tendit son énorme main.

Mais Clermont retira le billet.

—Il faut les gagner, lui dit-il.

—Comment ?

—En me disant la vérité vraie.

—Moi, avoir dit vérité.

Il tendait toujours la main.

—Alors Mme de Los Rios est bien au Havre ?

—Oui.

—Et, en prenant le chemin de fer aujourd'hui, je l'y retrouverai ?

—Oui, massa.

—Tu en es sûr ?

—Sûr, oui. Maîtresse a dit :

« Vieil ami à moi a promis venir me rejoindre. »

—Ah ! elle a dit ça ? Pourquoi ne me le redisais-tu pas ?

—Moi oirore que massa le savait.

Clermont resta un instant silencieux.

—Massa content ? reprit Mono, en tendant de nouveau la main vers le billet.

—Très-content, mon bon ami, répondit Clermont.

Il remit la billet dans son portefeuille, et le portefeuille dans sa poche.

Le nègre fit une grimace de déconvenu.

—Je vais rejoindre ta maîtresse... et je te donnerai cet argent, là bas.

—Bien vrai ?

—Parole d'honneur !

Le visage de Mono s'épanouit.

—A bientôt ! dit Clermont.

Il se dirigea vers la sortie.

Une fois sur le carré, Clermont, avant de redescendre l'escalier, put entendre les coups redoublés de Mono qui recommençait à enfoncer des clous, d'un bras toujours aussi vigoureux.

—Il ment ! se disait Clermont exaspéré. Il ment ! On veut m'envoyer au Havre pour m'éloigner.

Et on profiterait de mon absence pour enlever les bagages, sans que je sache de quel côté on les dirige.

Mais, je suis aussi malin que toi, nègre du diable, qui oiroit me... mettre dedans, en imitant le parler des nègres de mélodrame.

—Il paraît que Mme de Los Rios est partie pour le Havre, dit-il en entrant dans la loge de la concierge.

—Oui, monsieur, répondit la vieille femme d'un air qui ne laissait aucun doute sur sa bonne foi.

—Seule ?

—Oh ! non : sa petite femme de chambre l'accompagnait.

—Et personne d'autre ?

—Non, fit la concierge avec étonnement.

—Oh ! si je vous demande cela, c'est que je sais qu'elle devait être accompagnée également d'une jeune fille qui était avec elle, hier au soir, quand elle est rentrée ici, avant son départ définitif.

—Madame est rentrée toute seule, comme à l'habitude.

—C'est que cette demoiselle l'attendait à la gare, alors. Du reste, je vais les rejoindre au Havre. J'ai diverses commissions à lui donner pour l'Amérique.

Merci bien, madame.

Et Clermont sortit.

—Où diable peut-elle avoir fourré Annette ? se demanda-t-il avec rage. Elles étaient, elles sont ensemble, puisque Mlle de Kandos l'a suivie, hier au soir, quand elle a quitté Neuilly.

Ah ! on veut jouer au plus fin avec papa !... Nous allons voir.

Rira bien qui rira le dernier !

Il eut son sourire cynique et menaçant.

—C'est une fine mouche que la Mariquita. Mais je suis un vieux renard. Et ce n'est pas une poule qui me prendra... même celle-là !

Tout en réfléchissant, il s'éloignait, et, tout en s'éloignant, il réfléchissait.

—On veut m'envoyer au Havre. Donc il ne faut pas y aller, poursuivit-il mentalement.

Mais il faut paraître y aller.

La concierge sera interrogée et répétera mes paroles.

Cela ne suffit pas : on me guette peut être.

Allons à la gare Saint-Lazare, informons-nous des heures de départ pour le Havre. Ayons l'air de nous préparer à nous y rendre.

Ceci conolu, il se dirigea dédaigneusement vers la rue Saint-Lazare.

Il avait du temps devant lui, et la marche lui faisait du bien, en calmant, par la fatigue, l'exaspération de ses nerfs.

—Ah ! se dit-il tout à coup, au bout d'une demi-heure de marche, j'y suis !

Annette est amoureuse.

Elle donnera de ses nouvelles... à mon fils...

C'est certain.

C'est par là que je saurai la vérité... que je découvrirai la piste !...

Et li entra à la gare Saint-Lazare, où, avec beaucoup d'ostentation, il s'informa des heures de départ pour le Havre.

## V

### PAS DE CHANGE !

Sur informations prises, il quitta la gare et monta dans une voiture, en disant au cocher :

—A l'heure !

—Où faut-il conduire le bourgeois d'abord ? demanda l'automédon.

—Tout droit devant vous ! répliqua Clermont.

En réalité, il était fort perplexé.

Son premier mouvement avait été de se rendre chez sa femme, chez Mme Lapierre, et de l'interroger.

—Je lui ferai peur, au besoin, si elle résiste,—c'était-il dit,—et je la forcerai bien à parler, au cas où elle saurait quelque chose.

Cela était simple, mais brutal.

Seulement, comme tout ce qui est trop simple, cela n'était peut-être pas aussi efficace que l'ex-forçat se l'était figuré au premier moment.

D'abord, il pouvait se faire que Mme Lapierre ne fût pas encore le départ du duo.

Auquel cas, lui faire peur, la menacer, ne servirait à rien.

D'autre part, s'il n'obtenait pas une réponse immédiate et catégorique, cette démarche mettrait sa femme sur ses gardes, et il aurait perdu tout le bénéfice de la première émotion et de la première surprise.

—Diable ! grommola-t-il entre ses dents, on la demande réflexion. On saura que je suis allé chez elle, et on évitera alors de lui rien faire savoir, si l'on tient à me faire perdre la trace de ceux que je recherche...

En second lieu, en se rendant immédiatement chez Mme Lapierre, il était presque sûr, à l'heure qu'il était, d'y rencontrer son fils.

Or, le vieux bandit éprouvait, à l'égard de Gaston, un singulier sentiment, mêlé de peur et de respect... assez mal défini, d'ailleurs.

Enfin, il n'aimait pas à se trouver en face de lui.

—Je préférerais de beaucoup un petit tête-à-tête intime, se dit-il avec son mauvais sourire.

Je connais le gaillard.

Il est violent et entêté. Une entretiens entre nous peut tourner mal.

Lui, il ne me dira rien... et il empêchera sa mère de parler.

Donc, il valait mieux attendre le moment où il serait hors de la maison.

Après tout, en guettant dans la soirée, en s'informant prudemment auprès du pipelet de la maison de la rue des Trois-Couronnes... cela était facile.

—Il n'y a pas péril en la demeure, conclut Louis Clermont. Le danger que je redoutais le plus, le danger d'une dénonciation, ne me paraît pas probable, du moins, pour le moment.

Il fourrageait de ses doigts nerveux sa chevelure rude et grisonnante.

—Qui la ferait cette dénonciation ? reprit-il lentement.

Par Cuchillo, comme de juste. Il a levé le pied, il se cache...

Il a peur de Mariquita, à moins qu'il ne l'ait rejointe.

La petite duchesse ne parlera pas, non plus, où qu'elle soit, quoi qu'elle ait fait ! On ne dénonce pas son mari... Elle l'adorait... et quand même... est ce que ma femme me dénonce ?

Il y a donc Annette, et la Marquessa.

Annette pourrait peut-être se laisser aller à un mouvement de colère... pour venger son père... mais, puisqu'elle est avec Mariquita, sa mère, après tout, elle ne fera rien, sans l'aveu et le consentement de celle-ci.

Là était le point noir.

Cependant, en creusant la situation, Louis Clermont se sentit de plus en plus rassuré.

—Après tout, se disait-il, quel est l'intérêt de la Mariquita ? Ce n'est pas de dénoncer Cuchillo !

Elle a pu l'en menacer, mais c'est tout !

Elle n'a pas à venger son mari, qu'elle haïssait.

Elle doit être échantonnée, au contraire, d'être veuve. Et celui qui l'a débarrassée du marquis lui a rendu un fameux service.

Elle ne peut vouloir que deux choses :

La fortune et son amant, si elle y tient toujours !

Il eut un frisson.

—En réalité, murmura-t-il, en dénonçant Cuchillo, en le livrant aux tribunaux, elle se fait envoyer à l'héritage de Paul de Kando, dont elle est avec Annette, l'héritière légitime.

Bigre !

Son frisson augmenta.

—Pourtant, elle avait un fort béguin pour lui... Et l'envoyer à l'échafaud...

Non, voyons, c'est impossible.

Je la connais.

Elle a une vanité d'enfer, comme toutes les femmes.

La petite duchesse est jolie, Cuchillo l'aime. Elle aura voulu, elle voudra, avant tout, le séparer de sa femme, le reprocher, se venger de la fausse duchesse, on lui repigera son amant...

C'est cela, ou je me trompe beaucoup.

Et le y ajoutera un peu de chantage, pour palper les écus, car elle n'a plus le sou...

Louis Clermont se rassurait quelque peu.

—Le danger n'est pas immédiat.

Il n'existera, il ne dépendra sérieux, que si Ouchillo fait la tête, résiste, refuse de reprendre leurs anciennes relations...

Alors, elle n'écouterait que sa haine et sa jalousie... et lui fera couper le cou, très-proprement, à moins qu'elle ne le tue, lui et sa femme... ce qui me serait bien égal... si cela ne me ruinait pas...

Où, du jour où elle aura mis la main sur le magot... plus de partage...

Je suis voilé, dépouillé, comme dans un bois... Elle n'a aucune raison de me ménager...

Et puisqu'elle se cache de moi, c'est qu'elle veut me jouer.

—Ah ! mais non ! s'écria-t-il brusquement, en prenant son regard le plus féroce et son sourire le plus menaçant... Pas de ça, Lizotte ! Papa se mettra en travers !

Ma belle enfant, faut pas jouer avec Louis Clermont, ni se jouer de lui, ni le tracasser dans ses petits intérêts... ou alors... malheur !

Je cogne ! fit-il, avec le geste d'un homme qui en étrangle un autre, en dressant devant lui ses mains velues, aux doigts recourbés et forts comme des tenailles.

—Vous avez mes secrets... vous vous êtes jetés en travers de mon existence... Vous la gênez... Vous la menacez. Vous me faites blanchir un peu plus, depuis ce matin... Tout ça se paye.

Vous êtes de trop, Marquesa du diable, et je ne vous laisserai pas un poil de Ouchillo aux griffes.

Il est à moi, à moi seul.

Il resta un moment pensif.

—La retrouver, tout est là... Et alors, ça ne sera pas long ! Espérons, qu'après elle, ce sera bien fini, et que je pourrai enfin goûter quelque repos.

—Cocher ! dit-il, en se penchant à la portière, à Nully !

Et il donna l'adresse de l'hôtel occupé par le faux duo de Kandos.

Il venait d'établir son plan définitif

D'abord, il fallait savoir s'il n'était rien survenu à Neuilly.

Peut-être trouverait-il des nouvelles, ou une lettre de Ouchillo.

En tous cas, il fallait surveiller les domestiques, les empêcher de trop jaser dans le quartier, leur faire bien accepter le mensonge inventé par lui, le malin même.

Ceci fait, à la nuit, il retournerait rue Cuvier, pour s'assurer que Mono était toujours avec les bagages de la Mariquita.

Ensuite, il s'en irait rue des Trois-Couronnes, pour surveiller la maison de sa femme et voir ce qui se passait par là.

Il se montrerait et parlerait à Ernestine, suivant la circonstance et l'inspiration du moment.

—Ah ! que ne pouvait-il se couper en trois, pour agir, à la fois, dans les endroits d'où pouvait partir son salut ou sa perte.

Mais Clermont n'avait point de complice et n'en voulait pas avoir.

Forcé lui était donc de donner de sa personne partout.

À Neuilly, il ne trouva rien.

Pas de nouvelles, pas de lettres.

La femme de chambre de la duchesse et le valet de confiance du duo avaient préparé les deux malles d'effets, suivant ses ordres.

Il y fit mettre l'adresse du vieux château de Kandos, en Franche-Comté, et les envoya au chemin de fer ; puis, il se fit servir à dîner, et, la nuit venue, se retira dans son pavillon, de telle sorte que les domestiques, le croyant dans la maison, n'osaient sortir ni abandonner leur service,

Une fois chez lui, il changea de vêtements, s'habilla de couleurs sombres, prit un revolver, fourra un couteau poignard dans la poche de côté de son pardessus, et futa, par la petite porte de derrière, pendant qu'on le croyait couché paisiblement dans son lit.

Alors, gagnant la prochaine station, il monta dans un fiacre, et se fit reconduire, rue Cuvier, où il sauta à bas de la voiture, à quelque distance de la maison.

D'un pas rapide, il se rendit chez la concierge de Mme Dolorès de Los Rios.

—Pardonnez-moi, lui dit-il, j'ai manqué le train du Havre, que je comptais prendre cette après-midi, et je voudrais dire un mot au nègre de Mme de Los Rios.

Est-il encore là haut ?

—Mais, il est parti, monsieur, répondit la concierge.

—Parti !

—Oui, une heure après vous, un camion est venu prendre les bagages.

—Parti avec les bagages, répéta Clermont désespéré. Et pour où ?

—Pour le chemin de fer. Voici la clef de l'appartement.

Clermont ne fit qu'un bond de la loge dans la rue et de la rue dans son fiacre :

—Gare Saint-Lazar ! cria-t-il au cocher. Et au triple galop.

À la gare, il s'assura, en peu de minutes, que ni Mono, ni les bagages de Mme de Los Rios n'y avaient jamais paru.

—Tonnerre ! Je suis roulé ! se dit-il, bouillant et les poings serrés.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

## A NOS LECTEURS

Nous prions nos abonnés et nos lecteurs de prendre en considération les immenses avantages que nous offrons présentement et d'en faire part à leurs amis. Voyez la dernière page.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

## VARIÉTÉS

La baronne, mimaudent :

—Enfin, monsieur Boicot, quel âge me donneriez-vous bien si on vous le demandait ?

—Oh ! soyez tranquille, baronne, je vous en escamoterais cinquante pour cent.

\* \* \*

Un Marseillais raconte que, pendant l'incendie de l'Opéra-Comique, il est resté plusieurs heures sur la place Bœeldieu, à quelques mètres de la façade.

—La fumée a dû bien te gêner, lui dit un ami.

—Mais non, mon cher, pas du tout... tu sais que je suis fumeur !

\* \* \*

À la concubine chambre correctionnelle :

—Oui, monsieur le président, cette femme, qui est ma voisine, m'a battu.

—Fortement, madame ?

—Elle m'a arraché des cheveux.

Et d'une voix émue, la plaignante ajoute :

—Si encore ils étaient à moi !

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

## TROISIÈME PARTIE — DALBIANINO

## II

Les deux femmes se pressèrent l'une contre l'autre et se regardèrent ensuite d'un air presque honteux.

— Nous avons eu peur ! dit enfin la marchessa.

— Eh ! mon Dieu ! oui, nous avons eu peur. Il est si facile de se laisser dominer par le merveilleux. On croit si vite aux chimères !

— J'y suis plus disposée qu'une autre et quo je ne le serais dans un autre moment. Un pressentiment funeste me poursuit ; je suis convaincue qu'il va m'arriver quelque malheur, que ma vie est menacée.

Je ne vois plus les choses sous le même aspect. Un long orpèbe s'étend pour moi sur la nature. Je tressaille au moindre bruit ; j'attends toujours, et je ne sais ce que j'attends, mais ce n'est point le bonheur.

— Ah ! pauvre marquise, pourquoi êtes-vous venue à Venise : Comme on cherche sa destinée !

— Oui, comme on la cherche et comme elle vous trouve vite ! Cet homme, je l'avais oublié ; bien plus, si par hasard son souvenir me présentait à moi, je le fuyais à l'égal d'une mauvaise pensée. Il avait assisté à des scènes si pénibles et si poignantes ! Il en savait trop !

Elle baissa la tête, accablée sous le poids de ces regrets, de la conscience que nous appelons des remords.

— Eh bien, poursuivait-elle, je l'ai revu et je l'ai aimé, non pas comme la première fois, mais avec tout ce que Dieu m'avait donné de force et de sentiments. J'ai porté cet amour comme on porte un cilice, et cet amour me tuera.

— Hélas ! quelle est la singulière destinée de notre génération ! Elevées au milieu des roses, de la poudre à la maréchale, des vers et des billets doux ; accoutumées à badiner avec l'amour, à le regarder comme la plus amusante des folies, à jouer avec l'existence, à ne rien admettre de sérieux autour de nous, nous voilà, jeunes encore, avec l'échafaud en perspective, les passions graves et violentes qu'enfante nécessairement une époque de dangers.

Nous voilà tout aux dévouements, tout aux sacrifices, et nous avons trouvé des forces pour cela. Nous mourrons bien, n'est-ce pas ? poursuivait-elle avec orgueil.

— C'est ce que je saurai bientôt, j'en suis sûre ! répliqua la marquise, et j'espère ne pas faire honte à ma race. Mais la lune se cache, la fraîcheur vient, il est tard, rentrons, chère comtesse : j'ai été indiscret sans doute, vous êtes fatiguée, et je n'aurais pas dû vous retenir aussi tard.

Les revenants ne se montreront point cette nuit.

Les statues, que l'astre de la nuit n'éclairait plus, se détachaient maintenant en sombre sur le feuillage, ou plutôt se confondaient avec lui. Des oiseaux nocturnes, perchés sur la croix du clocher, se renvoyaient leurs plaintes mélancoliques.

Les deux femmes se prirent la main et rentrèrent.

A peine avaient-elles fermé la porte derrière elles qu'un coup de sifflet aigu retentit au bas du degré.

## III

Le lendemain, de très-bonne heure, Aurora se réveilla. Elle

regarda autour d'elle avec étonnement, car ses esprits peu présents, même à un moment plus avancé de la journée, l'étaient bien moins encore après une nuit de rêves et de fièvre : elle aperçut les eaux du lac, la montagne, le magnifique paysage qui se déroulait à ses yeux ; et l'air frais du matin, frappant son visage, lui donna un mouvement de jeunesse qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps.

— Ah ! se dit elle, qu'il ferait bon vivre ici avec lui !

Elle s'avanga sur le balcon en saillie, vêtu de blanc, belle et adrienne comme une péri, et ses yeux se fixèrent sur une barque montée par deux ramours, la seule qui sillonnât les eaux du lac en ce moment.

— Des prosorits ! semblables à nous hier, sans doute.

Elle s'accouda sur cette balustrade de pierre, en se disant qu'il serait bien doux de la franchir et d'aller chercher dans les eaux bleues qui dormaient à ses pieds, l'oubli de toutes choses.

— Et que pensera-t-il quand il viendra, se demanda-t-elle, ne dois-je pas l'attendre ?

Pauvre enfant, qui croyait toujours !

Après avoir admiré les horizons éloignées et les tristes roches sur lesquelles la maison était construite, elle releva la tête vers la terrasse et le toit en portique qu'elle apercevait si haut au-dessus d'elle.

En ce moment même, un homme, un vieillard à barbe blanche, l'examinait curieusement et lui faisait signe de monter vers lui.

Elle ne le connaissait point, elle en eut peur et se retira ; puis appelant ses femmes, elle se fit habiller et demanda à sortir.

— Madame la comtesse n'est point éveillée, mademoiselle.

— Qu'importe !

— Elle a défendu de laisser sortir mademoiselle avant qu'elle vint la chercher elle-même.

— Ah ! ah ! je suis prisonnière ?

— Madame la comtesse ne nous en a point informées.

Elle eut beau questionner, elle n'obtint pas d'autre réponse. Depuis le dernier événement, elle n'avait près d'elle que des vassales du comte, d'une fidélité à toute épreuve, qui seraient mortes plutôt que de manquer à ses ordres.

— Allons ! puisqu'il le faut, taisons-nous, la parole même m'est interdite : je puis penser !

Elle attendit sur son balcon, jusqu'à l'heure où sa sœur la fit appeler, suivant de l'œil les deux hommes et le bateau qui s'éloignait dans la direction du lac de Lecco.

Celui qui l'examinait du haut de la terrasse y était toujours. La marchessa vint près d'elle sans qu'elle l'aperçut.

Aurora, qui connaissait son amour pour Armand, la haïssait comme une rivale : elle se recula comme si un serpent l'eût touchée.

— Ne venez vous point, mademoiselle ? votre sœur vous attend.

— Ah ! c'est vous, madame ?

Un salut hautain accompagna ces mots.

— Pauvre enfant ! reprit Fiorina, qui en vint à sa compagnie de chafac ? Est-ce que nous ne souffrons pas toutes deux pour lui ? Est-ce que notre souffrance ne doit pas nous unir, au contraire ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame, répondit Aurora en se dirigeant vers la porte.

Madame Dandolo les attendait dans la sombre pièce où elle avait passé la nuit, et toutes trois déjeunèrent en silence. Chacune d'elle avait sa douleur à écouter.

Au moment où elles allaient quitter la table, un pas lourd et traînant se fit entendre sur les dalles de la salle précédente, et le vieillard entra sans se faire annoncer.

— Mon beau-père ! s'écria Fiorina.

— M. le marquis ! reprit Amaranthe en se levant.

Il salua de la tête avec un air de suprême fierté, puis s'avancant près de la marquise, il lui dit :

— Pourrais-je savoir, madame, qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi ?

— Ce sont deux nobles Françaises, fixées à Venise, dont je vous ai souvent parlé, mon père : la comtesse Dandolo et mademoiselle de Sainte-Même, sa sœur.

— Elles sont venues ici...

— Sur mon invitation, monsieur.

— Il faudra donc que je la ratifie : autrement, ces dames ne se trouveraient pas convenablement accueillies, sans doute.

— Monsieur, interrompit Amaranthe, il nous est plus facile de nous retirer.

— Je ne crois pas, madame.

— Et pourquoi ?

— Parce que, d'ici à une heure peut-être, tout le pays sera envahi par les Français, et que cette maison est probablement la seule où vous puissiez rentrer un asile sûr.

— Qui vous a appris cela, mon père ?

— Mes yeux et mes oreilles. La mousquetade se rapproche et déjà le troisième bassin est chargé de grandes barques transportant des soldats. Depuis le lever du soleil, je suis à mon observatoire. Vous êtes émigrée, madame ?

— Non, monsieur, je suis mariée à Venise avant la révolution.

— Et M. le comte Dandolo vous accompagne-t-il ?

— Il a voulu rester jusqu'à la fin à son poste. Un patricien de la République sérénissime ne doit l'abandonner qu'après avoir vu échouer tous les moyens de conjurer sa ruine.

— Vous avez de nobles sentiments pour monsieur votre mari, madame ; pourquoi ne pas rester à ses côtés ? pourquoi lui laisser braver seul un danger dans lequel votre amour l'eût soutenu ?

Je suis bien vieux, j'ai le droit de conseil envers la jeunesse, et vous me pardonnerez cette question, indiscret, je le crains.

Votre visage m'intéresse : vous devez être franche ; et je ne sais quoi me dit que vous êtes aussi une honnête femme, incapable d'une mauvaise action.

Il y avait dans ce singulier vieillard une attraction et une puissance irrésistible. Ses beaux traits, sa barbe blanche, ses longs cheveux d'argent flottant sur une sorte de tunique du moyen-âge, sa taille haute et droite et le son de sa voix assurée, inspiraient à la fois un sentiment de respect et de vénération.

Sa physionomie, plutôt sévère que tendre, prenait un grand aspect de dignité et de noblesse lorsqu'il parlait.

Amaranthe, loin de se tenir offensée, prit sa sœur par la main et la lui présenta.

— Voilà mon excuse et ma raison, monsieur. Ma sœur est sous ma garde, elle n'a que moi au monde, elle ne peut être confiée à personne : son état de santé demande des soins continuels. J'ai promis à mes parents, à leur lit de mort, de les remplacer auprès d'elle.

Ma sœur n'était attachée à Venise par aucun devoir ; elle y courait de grands dangers et j'ai su l'y soustraire ; mon mari l'a exigé, j'ai obéi.

— Bien, cela ! Je comprends et j'approuve.

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres d'Aurore. M. de Brescia ne le vit point.

— Pourtant, madame, continua-t-il, vous aimez votre mari, n'est-ce pas ?

— Moi ! monsieur, s'écria la comtesse en devenant toute rouge à cette question.

— Vous n'avez pas besoin de répondre, poursuivit-il, je le sais.

— Monsieur, c'est une sainte, ajouta la marquise.

— Il faut qu'elle le soit doublement pour qu'elle soit votre amie. Elle va, j'espère, s'établir ici ; non dans cette cave, où elle ne jouirait point de la beauté de notre lac, mais là haut, dans votre bâtiment à vous, madame, dans la chambre au balcon, elle verra alors ce que c'est que Balbianino.

— J'accepterai, monsieur, et sans compliments. Dans cette périreuse époque, on est dispensé des convenances : la mort, toujours suspendue sur nos têtes, nous rapproche de l'autre.

J'attends ici M. Dandolo ; aussitôt qu'il sera libre, il m'y rejoindra. Puis, vous romeroiez de votre hospitalité, nous continuerons notre route vers Rome.

— C'est un beau nom, madame, que celui de Dandolo. Toutes les femmes sont chastes et tous les hommes sont braves dans cette maison, n'est-il pas vrai ? Le culte de l'honneur est le premier qu'on leur inspire, pas un n'y a manqué.

— L'honneur est le Dieu d'un gentilhomme, monsieur : qui ne sait cela ? reprit la marquise.

Le marquis, au lieu de lui répondre, appela ses gens, donna des ordres pour l'installation des dames dans le pavillon du haut et se retira en recommandant sans façon aux étrangers de ne pas venir le troubler dans sa retraite.

— Je n'y reçois que Dieu, mes souvenirs et les portraits de mes pères, madame. Quand je serai mort, on les profanera assez tôt...

— Ce vieillard est fou ! dit Aurore avec son dédain habituel, en le regardant sortir.

Il ne reparut plus de la journée.

Les dames la passèrent à se promener : Aurore resta chez elle et ne jeta pas même un regard sur ce lac qu'elle admirait tant.

Vers le soir pendant qu'elles étaient assises sur une des terrasses, la même barque que mademoiselle de Sainte-Même avait vue le matin reparut à la pointe de Lecco, mais cette fois se dirigeant vers Balbianino.

Les deux mêmes hommes la montaient ; ils faisaient force de rames.

La marchesa courut jusqu'en bas du degré ; elle ouvrit d'avance la grille.

Amaranthe l'attendait en haut.

La barque toucha la roche : un des hommes sauta sur la première marche et l'autre amarra le bateau.

— Que voulez-vous ? demanda Fiorina toute palpitante.

— M. le marquis Brescia, madame.

— En êtes-vous bien sûr ? Vous ne vous trompez pas ? Ce n'est pas la marquise ?

— Non, madame, c'est M. le marquis.

— Et de quelle part ?

— De celle d'un de ses amis. J'ai ordre de ne pas parler qu'à lui-même.

— Vous arrivez ?...

— De Milan, par Lecco, madame.

— La marquise baisa la tête et remonta lentement.



Le messenger marchait derrière elle ; un des domestiques lui fit gravir la rampe pour parvenir au dernier pavillon. Fiorina le suivait des yeux.

—Quo' veut cet homme ? murmura-t-elle.

Il était déjà trop tard.

Les dames se dirigèrent vers la salle à manger.

Le marquis fit dire qu'il ne viendrait point souper, et cela sans excuses, sans aucune forme de politesse.

—M. votre beau-père m'a oubliée bien vite, madame, dit la comtesse avec son triste sourire.

—Il est ainsi, fort bizarre, fort peu sociable. Nous ne nous voyons guère lorsque je suis près de lui. Il ne m'aime pas. Je sais qu'il a voulu me faire assassiner plusieurs fois. A Venise même, Marco Santi lui a refusé, à cause de mes rapports avec Sarrasin-Marc : je l'ai su de lui-même.

—Comment alors venez-vous chez lui ?

—J'y suis plus en sûreté que partout ailleurs. Il me défendrait au lieu de m'attaquer. Il pousse ses idées d'honneur et de loyauté jusqu'à l'exagération. Il m'a invitée de venir et je lui serai sacrée comme son hôte.

Le valet favori du marquis se présenta.

—M. le Marquis a reçu une lettre qu'il désire communiquer à madame, dit-il.

—Il va donc descendre ?

—Au contraire, il prie madame, ce soir, à dix heures, de vouloir bien monter au portique et d'y venir seule.

—J'y serai.

Déjà, je suis en disgrâce.

—Cela reviendra plus tard. Une lettre ! une lettre qu'il veut me montrer ! Cet homme se serait-il trompé ? Est-ce un message d'Amard ? La lui a-t-il remise ? ou bien à mon mari.. N'y a-t-il pas là quelque trahison ?

—Toujours la même idée !

—Cette marque est partie, n'est-ce pas ?

—Certainement.

—Et de quel côté ? par où elle est venue ?

—Non, elle s'est dirigée sur l'île de Gibetins.

—Et depuis ?

—Nous ne l'avons pas revue.

—J'aurais dû rester là : j'en saurais davantage, moi !

Ces gens venaient de la part d'un ami de M. de Bresca : ils lui ont remis une lettre et ils sont partis. Cette lettre, sans doute, traite d'affaires de famille, monsieur votre beau-père veut vous les communiquer ; il n'y a rien là que de très naturel, et je ne vois pas pourquoi on la vous agit.

Le reste de la soirée se passa tristement. Rien ne put distraire la marquise. Son présentiment la suivait en dépit de tout.

—Si je meurs bien tôt, comtesse, disait-elle, vous me promettez de l'en avertir, n'est-ce pas ?

Vous lui direz que je l'aime plus encore, si c'est possible, qu'autrefois ; vous lui direz que j'avais bien expié mes fautes, et qu'il ne maudisse pas ma mémoire. Vous me défendrez, vous me soutiendrez, moi, moi pauvre créature que tout corase !

On me juge mal, on ne verra que le pas-é sans songer au présent, sans songer à mes souffrances, sans songer que je valais mieux qu'on ne le peut croire après tout ce que j'ai fait.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à souhait pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

**PREMIÈRE SÉRIE**—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour (ces deux derniers sont maintenant en cours de publication), L'Homme des Grèves, Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

**DEUXIÈME SÉRIE**—Les Aventures du Capitaine Vatan, La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Les Mémoires de l'Héritière — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Les Drames de l'Argent — Le Testament Sanglant — Les M. u triers de l'Héritière.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.